

Le litchi.

Stan ouvrit les yeux. L'habitation gonflable qui constituait l'essentiel de la base Alpha luisait sous les rayons du pâle soleil de l'aube martienne. De sa couchette, il regardait la voûte que dessinait la toile au dessus de lui prendre peu à peu les couleurs du jour. Encore tout à la douce torpeur du réveil, il écoutait le chuintement régulier des appareils qui régénéraient l'air. Il appréciait le bien-être qui régnait dans ces quelques mètres carrés. Dans cet espace exigu mais confortable, il se sentait comme un enfant flottant dans la tiédeur liquide du ventre maternel. Le bourdonnement agrémenté de gargouillis qui émanait des tubulures complexes se tordant sur toute la paroi de la tente spatiale y était pour beaucoup. Il faut dire que les psychologues du projet, conscients que Stan serait l'unique résident de la base, avaient particulièrement affiné les fréquences des sons émis par les appareils à oxygène. Leurs investigations dans le domaine de l'acoustique avaient comme finalité de faire oublier le monde inhospitalier qui cernait de toute part le cosmonaute. Et l'effet était plutôt réussi.

Il se leva. Meticuleusement, il enfila sa combinaison étanche, et il ajusta les réserves de boissons enrichies en éléments nutritifs qui lui permettraient de se nourrir pendant cette journée de travail. Les gestes souvent répétés étaient précis, mais son esprit était déjà concentré sur le programme que l'équipe en orbite, à quatre cents kilomètres, lui avait préparé et qui occuperait sa journée. Assis face à son écran, il relut la transmission.

« Vallée Marineris : longueur 4 000 kilomètres, largeur 300 kilomètres, profondeur, 10 kilomètres.

Nos détecteurs ont enregistré, au point Alpha Prime, une structure régulière. Un dôme parfait, haut de 150 mètres, d'un diamètre de 120 mètres. Sa base est enfouie à 50 mètres dans le sol de la planète. » Le point dénommé Alpha Prime se situait dans une vallée suspendue qui débouchait sur le titanesque site de l'immense Vallée Marineris. Stan devrait approcher le dôme pour y installer le matériel de détection ainsi qu'une station d'émission destinée à envoyer en temps réel les données. Ensuite, il rentrerait à la base Alpha. Il s'y consacrerait au travail fastidieux de l'observation des données retransmises. Et attendrait les ordres.

o
o o

Avant de s'introduire dans le sas de décompression, Stan vérifia soigneusement son équipement. Ses gants, hermétiquement ajustés aux bracelets de métal du scaphandre, son casque de plexiglas, qu'il fit coulisser jusqu'à entendre le signal qui annonçait que la jonction était étanche. Instantanément, le dispositif pressura son scaphandre, et il perçut le doux ronronnement des ventilateurs de son appareil respiratoire.

Il actionna le dispositif d'ouverture du sas. L'air s'échappait, rejetant des millions de bactéries terriennes dans l'atmosphère de Mars. Quelques instants plus tard, dans un silence complet, le panneau étanche s'enfonça de quelques centimètres avant de glisser sur son rail. La plaine rose-saumon saupoudrée de pierres grises s'étalait à perte de vue sous un ciel jaunâtre, parsemé çà et là de traînées bleutées. Le reg hérissé de pics usés par les vents martiens offrait le meilleur ancrage aux abris qui composaient la base. Le site avait été choisi pour cela. De plus, ce sol rocheux permettait au rover des déplacements assez rapides. A cinquante mètres

devant lui, l'unique modèle jamais fabriqué de jeep martienne attendait. Stan s'en approcha, retira la bâche de protection qu'il rangea dans la structure ronde et de petite taille qui servait à entreposer le matériel. Lors de son entraînement, il l'avait surnommée « la tonnelle ». Maintenant, sous cette lumière surréaliste, dans cet univers minéral, il percevait l'incongruité de cette dénomination...

-« La tonnelle... », murmura-t-il. Quand Clara était encore là, sous la tonnelle de leur jardin, ils se blottissaient l'un contre l'autre. Clara... ses yeux, ses bras, son cou, son ventre... Il soupira.

Dans les filets tendus à l'arrière du rover il installa les cantines contenant le matériel nécessaire à la mission : le sismographe, la caméra. Il prit place dans le véhicule martien. Le voyage durerait deux heures trente : vingt kilomètres en direction d'une faille profonde de deux à trois cents mètres, large de quatre mille et dont la longueur s'étalait sur plus de cinq cents kilomètres. La station avait fait le nécessaire : l'ordinateur de bord du rover était programmé pour se rendre automatiquement sur le site. Durant cette phase, le rôle de Stan se limiterait à vérifier que rien ne viendrait perturber le bon déroulement des opérations. Il prit place au poste de contrôle, et lança le processus. Le rover démarra en douceur. Le paysage défilait lentement derrière la visière du casque, dans un silence total... bercé par les lents cahots du reg, seul dans ce paysage monotone, Stan percevait le bruit monocorde des ventilateurs de son appareil respiratoire.

o
o o

Clara portait une brassée de litchis qu'elle venait de « casser » dans le verger voisin. Elle baissa légèrement la tête pour entrer sous la tonnelle dont la toiture croulait sous la verdure. Son ventre s'arrondissait. Il ne se lassait pas de regarder ses yeux noirs, ses pommettes, sa peau, noire et soyeuse, son sourire éclatant, son corps souple. Il se sentit le plus heureux des hommes.

-« J'apporte de quoi nous rafraîchir... »

Ils étaient sous la tonnelle, dans leur jardin.

« - Des fruits et de l'amour ... C'est bien ici le paradis ?, interrogea Stan espiègle.

- Oui... et je suis ton ange gardien », sussura-t-elle à son oreille avant de se glisser contre lui dans la loveuse. Elle prit une branche de litchis, détacha un fruit, en fit craquer la peau sous ses dents, dégagea la pulpe de la coque rouge et dure, et savoura la chair. Elle était bonne. Elle était douce. Elle lui demanda s'il en voulait. Il acquiesça.

« -Je vais le placer entre mes dents, et toi tu viendras le croquer. »

Stan posa ses lèvres sur sa bouche délicate. Leur baiser fut parfumé au litchi. Au-dessus de la tonnelle, le soleil roux se posait déjà sur l'océan. Il faisait presque nuit quand ils reprirent leurs esprits. Clara saisit un dernier fruit rond, rouge et rugueux, plus petit qu'une balle de tennis.

« -C'est le dernier. On le partage ?»

Il la regarda le découper légèrement au dessus de son hémisphère. Habilement, elle en retira la calotte et découvrit la pulpe blanchâtre. Elle passa avec satisfaction une langue rose sur le jus qui glissait sur la peau. Puis elle croqua dans la chair blanche, retirant la partie haute du fruit, laissant apparaître la pointe brune du noyau. Ensuite, dégageant la chair ferme et juteuse de la gangue protectrice, elle le tendit à Stan. Il aspira la pulpe avec un bruit de succion et se lécha les doigts. Et ils s'embrassèrent. Leurs minces vêtements glissèrent, découvrant le ventre déjà rond de Clara.

« -Comment te sens-tu ?, demanda-t-il.

-Ca ne peut pas aller mieux !, s'exclama-t-elle, illuminée par un large sourire...

-Et lui ?, demanda-t-il, la main posée sur son ventre.

-Il s'agite, il bouge, il vit..., répondit-elle rêveusement. Puis les bras tendus vers Stan, elle ajouta:

-Viens »

Et sur les branches cassées des litchis, Clara s'offrit à lui.

La nuit était tombée quand ils quittèrent la tonnelle. En partant, Stan sentit sous son pied un picotement : il ramassa le noyau du dernier litchi qu'ils avaient partagé. Distraitement, il le rangea dans la poche de sa chemise.

o
o o

Stan ouvrit les yeux. Une sonnerie stridente lui vrillait les tympans. Le rover l'avait conduit au site, conformément au programme qui s'était déroulé automatiquement. La durée du trajet avait été de deux heures, treize minutes, quarante trois secondes. Aucun rapport d'incident ne figurait dans les fichiers de l'ordinateur de bord.

« -J'ai eu de la chance.... », pensa-t-il. Qu'aurait-il pu expliquer si le rover avait mal négocié le contournement d'un amas de roches ? Il s'imaginait racontant à l'équipe de contrôle qu'il s'était endormi, sur Mars, au volant du véhicule le plus cher au monde.

« -Vous raconterez désormais votre vie érotique à vos collègues de notre service des archives. Sortez maintenant, Lovelle... ». Voilà le genre de réplique que Starkes, le directeur du centre des études du programme d'exploration martienne lui servirait publiquement, si par malheur la mission tournait mal.

Stan souffla longuement. C'était sa manière de chasser de son esprit cette pensée cauchemardesque. Il observa le paysage. Devant lui, un petit plateau d'une vingtaine de mètres s'étendait, donnant sur une forte déclivité. En s'approchant, il remarqua qu'après l'escarpement, la pente s'adoucissait, rejoignant le fond de la vallée à trois cents mètres. A ce point, elle s'élargissait sur quatre kilomètres. Il voyait les falaises roses et rouges se découper, face à lui, au loin, sur le ciel jaunâtre. C'était plus bas que le dôme blanc-rose, hérissé de picots, s'arrondissait. Et c'était cela qui avait attiré l'attention des appareils de détection : ce dôme parfait, posé là. Sa mission était de déterminer si possible l'origine de cette structure :

formation géologique naturelle, artéfact émanant d'une intelligence évoluée, avatar d'une activité biologique...ou quelque chose d'autre ? Il ouvrit les caisses de matériel. L'installation du sismographe lui demanda un effort physique important. A l'aide d'une lourde perceuse, il entailla le sol, fixa définitivement les pattes d'ancrage qui reçurent le socle sur lequel reposait le sensible dispositif d'enregistrement des mouvements du terrain. Puis l'ordinateur intégré à sa combinaison spatiale permit le réglage du dispositif selon les normes de sensibilité maximale prévus par la mission : si une mouche se posait à mille mètres à la ronde, elle serait détectée. Il installa ensuite la caméra. Cet appareil permettrait non seulement de voir, mais encore d'enregistrer la température de la structure, et même, grâce à une subtile analyse du spectre lumineux, de détecter la nature des échanges gazeux entre l'atmosphère et la boule, s'il y en avait...Il installa le logiciel d'analyse des données, programma la caméra à la configuration du terrain. Quand ce fut achevé, il fixa le poste de transmission des données vers la base Alpha. Enfin, il contempla le dôme. Sphère parfaite, postée tout à proximité de la vaste vallée Marineris, elle était une incongruité dans ce décor chaotique. Cette boule était le seul objet aux contours réguliers dans cet univers accidenté, remarqua-t-il. Par quelle fantaisie de la nature était-elle apparue là ? Il méditait sur ce mystère quand il prit confusément conscience d'un souvenir qui s'éveillait en lui. Ou plutôt de la trace d'un souvenir. Il n'aurait su dire lequel précisément à ce moment-là, mais il l'avait « sur le bout de la langue », en quelque sorte... Au bout d'un long moment, il retourna vers la jeep martienne en ayant acquis la certitude que ce dôme, cette « chose » le concernait particulièrement.

Le rover quitta le site et mit le cap vers la base Alpha, ramenant Stan.

Au même moment la caméra modifia son angle de visée de quelques degrés. Automatiquement, les bagues de réglage de l'objectif affinèrent la mise au point. Quelque chose se passait dans le dôme.

o
o o

« -Monsieur Lovelle Stanley ? Ici l'hôpital... je vous passe le service du docteur Yellow. »

Une petite musique aigrette sortit de l'écouteur du combiné. Stan s'impatientait, quand enfin une voix anesthésiante lui expliqua qu'il devait se rendre à l'hôpital. Clara y avait été transportée d'urgence. Elle avait été prise en charge par les services de neurochirurgie. Il devait venir vite. On lui expliquerait le reste sur place. L'hôpital n'était distant que de quelques centaines de mètres. Stan les parcourut au pas de course. Ruisselant, il prit place dans la salle d'attente où on lui demanda de patienter jusqu'à la fin de l'intervention. Les paroles de la secrétaire passaient en boucle dans sa tête comme une scie : le choc avait été violent. Le chauffard s'était enfui, un témoin l'avait vaguement aperçu, très vaguement. Clara avait perdu beaucoup de sang...

« -Non, merci, pas de café !

-De l'eau peut-être ?

-Oui, de l'eau. »

Dans la lumière au néon, très blanche, de la salle d'attente, l'eau d'une fontaine réfrigérée coulait dans un gobelet en plastique. Le bruit du jet de ce filet d'eau résonnait, lui faisait mal aux tympans. Il posa ses mains sur ses oreilles, les appuya très fort. Le son entêtant ne diminuait pas.

C'est l'esprit embrouillé qu'il écouta le professeur Yellow lui faire son rapport. Il ne retint qu'une seule chose de ce bref entretien : sa femme était morte et son enfant aussi. Les médecins n'avaient pu rien faire. En rentrant à leur maison, Stan, abattu, s'assit à son bureau, posa son menton sur ses avant-bras, ferma les paupières. Tout était allé si vite ! La veille encore il était le plus heureux des hommes, promis à une réussite certaine, et ce soir sa vie basculait... Il essuyait les larmes qui roulaient sur ses joues. Et le parfum de Clara qui flottait encore dans le bureau... Où qu'il posât les yeux, tout trahissait sa présence ! Là, sur le fauteuil de la varangue, le paréo qu'elle portait la veille, sous la tonnelle, était négligemment posé. Stan le prit et, poussé par la passion et le désespoir, y enfouit son visage, respirant encore et encore l'odeur chaude de sa femme. Dans ce mouvement, il accrocha sa chemise, et fit tomber sur le sol le noyau de litchi, qui roula sous une commode. A quatre pattes, il allongea fébrilement son bras sous le meuble et en tâtonnant, le récupéra. Ce ne fut que lorsqu'il l'eut retrouvé qu'il s'apaisa. Il le fit longuement tourner entre ses doigts, pensivement. Au contact de ce noyau, il revivait ce moment de ce bonheur de la veille, sous la tonnelle. Cette graine lui redonnait de la force. Dès lors, il décida qu'il la porterait toujours sur lui comme un talisman, en pendentif.

o
o o

« Stan Lovelle, Stan Lovelle, Stan Lovelle ...»

Stan ouvrit les yeux. Il lui fallut un certain temps pour revenir à la réalité.

« -Bon sang.... »

Le souvenir de la sinistre journée s'était encore rappelé à lui. Après toutes ces années, il était toujours là, gravé au plus profond de lui. Il avait installé le matériel sur le site Alpha Prime depuis une semaine et depuis une semaine le souvenir du jour fatal ne cessait de hanter ses rares heures de sommeil. Selon le protocole, il devait en parler à l'équipe qui l'attendait en orbite.

« Cette mission d'exploration coûte une fortune à l'agence. On ne peut pas la mettre en péril pour cause de défaillance psychologique... ». Ces paroles, Charlie Starkes les avait répétées à chacune des nombreuses réunions qui avaient précédé le départ de la mission. Un remplaçant était prévu. Il se nommait Alan Liyer et il était prêt à le relever au moindre signal qu'il recevrait. Heureusement, la mission ne savait pas sonder ses rêves. Un instant il s'amusa à l'idée de cette grosse citrouille de Starkes qui s'affalerait comme une louche de confiture sur une tranche de pain de mie s'il apprenait quelle "défaillance" le hantait depuis une semaine... Mais il ne dirait rien. Il ne voulait pas être relevé de cette mission. Il se concentra sur les écrans de contrôle qui lui faisait face, stoppa le processus d'alerte qui s'était déclenché automatiquement dès lors qu'il n'avait pas transmis de communication à la station orbitale dans un délai dépassant les 7 heures. Le message qu'il envoya là-haut indiquait que tout allait bien.

Quelques minutes plus tard, l'ordre tomba : Stan retournerait à Alpha Prime, vérifierait l'état de la station. Puis il s'approcherait de la structure que le géologue de l'équipe considérait de nature minérale, et ferait des prélèvements destinés à l'analyse. La sortie était prévue pour le lendemain.

Le lendemain, debout devant la sphère, Stan la regardait. Devant lui, elle déployait sa gigantesque structure rose-pâle. A nouveau, cette impression qu'un souvenir était sur le point de se manifester envahit sa conscience... Il avança vers la sphère, tenant à la main le pic destiné à prélever un peu de cette présumée roche qui constituait la structure externe du dôme. Il n'en était plus qu'à quelques centimètres. Il s'apprêtait à donner un coup sec pour détacher un éclat, mais il resta, le bras levé, immobile, au-dessus de son casque orange qui reflétait le dôme sous le soleil de ce midi martien. Lentement, il abaissa son bras. Il lâcha son outil, comme pris de malaise. Sous le scaphandre orange, son coeur s'emballait. Ce qu'il voyait était impossible. Absolument impossible. Il ferma les yeux. Mentalement, il se répétait les phases de retour au calme telles que le sophrologue les lui avait enseignées lors du long entraînement. « Front lisse, impression de front lisse... ». Dans le scaphandre, l'air frais circulait et il s'imaginait, tête nue, dans une prairie verdoyante par une vivifiante après-midi de brise printanière. Lentement son pouls revenait à la normale. Mais devant lui, face à ses yeux grands ouverts, ce qu'il voyait dans le dôme translucide, c'était une fontaine réfrigérée qui remplissait d'un filet d'eau un gobelet en plastique. Celle-là même de l'hôpital. Elle reposait là, cubique, froide, en banal inox, au creux de la sphère... et c'était impossible, se répétait-il. Si au moins il avait pu se frictionner le visage, se frotter les yeux... se pincer pour être sûr d'être éveillé... Mais ces gestes banals lui étaient interdits par son équipement. Alors il se convainquit qu'il rêvait, qu'il allait fermer les yeux en pensant très fort qu'il rêvait puis qu'il allait compter jusqu'à dix et que quand il les rouvrirait... tout serait redevenu normal.

Il compta jusqu'à dix mais quand il rouvrit les yeux, il ne lui fut plus possible se conformer au programme de la mission. Il lui fallait comprendre. Il lui fallait avancer. Il posa ses deux mains gantées de scaphandrier contre la paroi du dôme, à la recherche d'une ouverture. A la place de la résistance rugueuse du minéral à laquelle il s'attendait, elles ne rencontrèrent que le vide. Stan fit alors un pas en avant. Il eut soudainement cette curieuse impression de retourner en terrain familier, un peu comme quand, adolescent, il rentrait à la maison coupable d'avoir lambiné sur le chemin du retour. Il poussait doucement la porte, la refermait avec la patte légère d'un chat avant de se diriger sur la pointe des pieds, ses chaussures à la main, vers sa chambre. Il s'attendrit un instant sur cette pensée. Puis il reprit conscience de sa situation, inspira l'air régénéré par son équipement. Au dessus de sa tête, le ciel de Mars était bleu. Pendant une fraction de seconde il regarda le soleil qui brillait, loin derrière la visière de son scaphandre. Il était le seul homme sur cette planète déserte. Le seul, et devant lui, à quelques mètres, de l'eau s'écoulait du robinet de la fontaine en dessinant des veinures transparentes et dansantes sur les bords en plastique du gobelet. Cette vision le perturbait. Il s'en approcha. Un banal bouton permettait de couper l'eau. Il l'enfonça et le filet d'eau cessa de se répandre. Stan respira calmement. Il se demanda quel genre de rapport il allait pouvoir rédiger à Starkes. Il pivota lentement pour se diriger vers les appareils de mesure qu'il avait installé.

« Il sera intéressant de visionner les images que la caméra enregistre », se dit-il. Il voulait les consulter, faire le point, réfléchir sereinement à ce qui se passait. C'est alors qu'il distingua une chambre qui lui faisait face. Les hauts-parleurs de son scaphandre grésillèrent les notes d'une comptine égrenées par le mécanisme d'une boîte à musique. « Frère Jacques.... », reconnut-il. Il s'immobilisa. Il distingua par la fenêtre de la chambre un radieux rayon de soleil matinal qui illuminait un bouquet de roses. Juste à ses côtés, un berceau aux bords de

plexiglas touchait la table de chevet, sur laquelle, dans une assiette blanche, éparés au milieu de quelques feuilles, des litchis brillaient comme des rubis. Tout proche, une photo de lui jeune, en uniforme d'élève de l'école de l'air, le jour de la remise de sa licence de pilote de chasse. Ce jour-là, Clara et lui avaient décidé qu'ils se marieraient. Sous son lourd harnachement, une larme glissa sur sa joue. Dans le lit, le buste encadré par des oreillers impeccables, Clara levait ses yeux illuminés de bonheur. Ses bras portaient leur enfant. Elle souriait. Alors Stan déverrouilla son casque. Dans un chuintement, l'air s'échappa. Les ventilateurs du scaphandre se turent. Clara lui tendait l'enfant. Il retira ses gants, et l'embrassa.

Il avait les yeux de sa mère.

« -Il sera grand et fort », murmura Clara.

Stan leva son regard brouillé vers Clara. Elle était debout maintenant, dans l'embrasure de la porte. Pas après pas, elle reculait doucement, sortant de la chambre. Elle se dirigeait vers la fontaine dont il entendait le filet d'eau couler à nouveau. Il posa l'enfant endormi dans son berceau, souffla doucement sur son front et très délicatement remonta le mécanisme de la boîte à musique. Il inspira l'air de la chambre et fit une grimace. Il suffoquait. Il eut la sensation que son menton, ses lèvres, ses dents, sa langue devenaient du bois. Mais plus loin, Clara l'attendait, il la voyait maintenant près de la fontaine, comme à travers un rideau coloré de pourpre. Avant qu'elle ne s'éloignât trop, il la rejoignit péniblement. Il avait enfin compris le sens de sa présence sur Mars. Meticuleusement il détacha la chaîne nouée à son cou et libéra le précieux pendentif. Ensuite, péniblement, à quatre pattes, il creusa de ses mains le sol de Mars. La terre dansait sous ses yeux rougis. Elle prenait des reflets bleuâtres. Dans un ultime geste, épuisé, il déposa dans le sol le grain de litchi. Quand il sentit le goût du sang envahir sa bouche, il sut qu'il ne rentrerait plus à la base Alpha. Qu'il s'arrêterait là. Que sa mission était terminée. Il resta longtemps lourdement sur ses genoux, immobile dans le désert de poussière rouge. Il voyait Clara qui s'éloignait, pas à pas, jusqu'à n'être plus qu'une ombre rouge incertaine. Il inclina sa tête lourde. Des gouttes de sang tombèrent sur le sol tandis qu'il essayait, dans une grimace tragique, les bras tendus dans le vide, d'appeler sa femme. Puis, au bout de longues minutes, il tomba, la tête enfouie dans le sol martien.

Peu après, un mince ruisseau qui bruissait d'une eau fraîche, se mit à sourdre de la fontaine. Il tâtonnait entre les pierres, hésitait un instant en tourbillons roses minuscules, prenait à droite, puis à gauche et, murmurant sa mélodie cristalline, trouvait le chemin qui le conduisait vers la place où la main de l'homme avait enfoui la graine de litchi.

o
o o

RAPPORT DE MISSION

Compte rendu de l'inspection du site Alpha Prime.

« Huit heures après le dernier signal reçu de Stan Lovelle, nous avons envoyé une capsule automatique survoler la zone.

Les diverses images que nous avons reçues, disponibles en pièces jointes, ne font état d'aucune structure évoquant un dôme. Il semble qu'il ait tout simplement disparu. En lieu et place, il a été observé la présence d'un arbre. Selon les résultats de l'analyse, il s'agit d'un

litchi. Son âge estimé est de vingt ans. Nous ne sommes pas en mesure de fournir une explication concernant la présence de ce végétal.

Nous n'avons pas retrouvé Stanley Lovelle. Ses empreintes de pas conduisent sous le branchage de l'arbre. Aucune n'indiquent son départ de ce lieu.

En l'état actuel, nous concluons par la nécessité d'envoyer une nouvelle mission dans un proche délai sur le site Alpha Prime. »

Charlie Starkes ferma le dossier. Un long moment, il resta accoudé à son bureau, sa lourde tête posée entre ses mains. Libérant un long soupir, il se leva. Il se dirigea vers la bibliothèque qui contenait un plateau, des verres et une bouteille de Lafroaig qu'il se faisait envoyer d'Ecosse. Il s'en versa un bon verre qu'il vida cul-sec. Puis il appela sa secrétaire par l'interphone :

« -Sonia... Préparez-moi une documentation complète sur les litchis... Oui, c'est... assez urgent... Ah, pendant que j'y pense, envoyez un coursier en chercher une brassée au marché. Mi connais la saison lé arrivée... et établissez une communication avec monsieur Pignolet de Pluton Sainte Rose. »

Guy Pignolet, ingénieur du CNES, surdoué en astrophysique, en connaissait beaucoup sur la présence de litchis dans le cosmos... Et dans le cas présent, qui préoccupait si fortement Charlie Starkes, sa collaboration ne serait pas un luxe.

Michel Dardaillon, le 26 août 2007, Ile de La Réunion